

	Picard Jean-Marie : Né le 31-10-1855 à Taulé ; 1879, prêtre, professeur à Saint-Pol ; 1881, vicaire à Plouigneau ; 1882, vicaire à Plougonven ; 1897, recteur de Saint-Thurien ; 1909, curé doyen de Pont-Croix ; 1920, chanoine honoraire ; 1922, chapelain de la clinique Saint-Luc, Roscoff ; décédé le 8-06-1931. Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1931 p. 454-457.
--	--

Jean-Marie Picard naquit à Taulé, le 31 octobre 1855, d'une famille foncièrement chrétienne, apparentée à Marie-Amice Picard, l'héroïque servante de Dieu, de la première moitié du XVII^e siècle, famille sacerdotale si l'on peut dire, puisqu'à l'époque contemporaine, elle a mis au service des autels, trois de ses membres : Alain Picard, mort en 1919, aumônier de Saint-Jacques Lézérazien, son frère Jean-Marie, et leur neveu Pierre Perrot, décédé en 1913, vicaire de Clohars-Carnoët.

Promu au sacerdoce le 20 décembre 1879, l'abbé Picard fut d'abord, pendant quatorze mois, professeur au collège de Saint-Pol de Léon, puis il devint vicaire à Plouigneau. De là il passe, au bout d'un an, au vicariat de Plougonven, où le saint ministère va le retenir pendant quinze ans. Il y fut à bonne école, en compagnie des deux recteurs qu'il connut : M. Le Duc, si suavement surnaturel, et l'abbé Poulhazan, futur curé de Briec, chez qui la plus calme énergie s'alliait à une finesse peu commune.

Devenu chef de paroisse à Saint-Thurien, le 23 avril 1897, il en fut pendant dix ans le pasteur aimé et universellement apprécié.

C'est au début d'octobre 1907, que l'Administration diocésaine lui confia la cure de Pont-Croix. Dans cette paroisse, plus encore que dans les autres, la loi de « séparation » avait jeté le désordre et donné lieu à plusieurs cas d'excommunication. Quelques personnes, oublieuses du respect dû à la propriété d'autrui, avaient acheté des biens appartenant au Petit Séminaire. Le nouveau Curé eut à les faire rentrer dans l'ordre, Il le fit fermement et persévéramment, avec cette sûreté de doctrine théologique, reconnue de tous ses confrères. Les délinquants réfléchirent, et la Mission de 1910 survenant, ils se plièrent aux exigences du droit épiscopal. Soucieux de l'éducation de la jeunesse, M. Picard fit construire, en 1908, pour la recevoir, une vaste salle de patronage.

A cette même époque, les évêques de France dénoncent aux catholiques le danger que fait courir à la foi chrétienne l'école publique, par ses livres et son enseignement athée. En septembre 1909, une école libre de garçons s'ouvre à Pont-Croix, que vont diriger les prêtres instituteurs. Au jour de l'ouverture des classes, M. le Curé n'est pas là ; il est à Lourdes, demandant à la Vierge de Massabielle une bénédiction spéciale pour l'œuvre qu'il avait tant à cœur. Un télégramme du jeune directeur de l'école, l'abbé Le Stang, lui annonça : *Quadráginta duo discipuli praesentes*. Le nombre ne tarda pas à tripler.

En septembre 1913, le Petit Séminaire, jusque-là sous séquestre, est racheté par ses anciens propriétaires, et remis en état, pour devenir une école régionale avec pensionnat. Mais voici la

guerre en août 1914, et le service de santé prend possession des bâtiments. La petite école de M. Milcent peut s'installer dans une partie des locaux.

La guerre terminée, le Petit Séminaire rentre à Pont-Croix, et l'abbé Picard retrouve son école avec ses trois prêtres instituteurs. Très surnaturel, il donne un nouvel essor à la Congrégation des Enfants de Marie, lui procurant tous les mois ses instructions et tous les ans le bienfait d'une retraite. Il fonde l'œuvre d'adoration des hommes du Sacré-Cœur qui, chaque mois, passent une heure devant le Saint-Sacrement, en union avec les adorateurs de Montmartre. Il est l'apôtre de la communion fréquente et se réjouit de voir lever une génération nouvelle, nourrie de l'Eucharistie.

Homme de prière, il récite chaque jour son rosaire, et recourt à Dieu dans toutes les difficultés. Ses prêches du dimanche, clairs et méthodiques, sont des modèles du genre. Doué d'une parfaite rectitude de jugement, il est consulté par ses fidèles aussi bien que par les prêtres de son canton.

Souvent il est à l'église, et ce beau monument confié à ses soins, il songe à l'embellir encore. La première chose à faire est de supprimer l'affreux badigeon qui enlaidit, à l'intérieur, les colonnes et les murs. Le bon Curé s'adresse à la charité de ses fidèles, et régulièrement, sans bruit, les offrandes arrivent, modestes, nombreuses, plus que suffisantes pour l'embellissement désiré. Que faire du reliquat et de la subvention obtenue des Beaux-Arts ? M. Picard n'est pas embarrassé. Des stalles sans cachet encombrant le chœur, rendant fort malaisée l'assistance aux offices et à la prédication ; il les fait disparaître. Au maître-autel il donne également toute son importance en lui confiant la garde du Saint-Sacrement.

Le 9 janvier 1920, le camail de chanoine honoraire vient récompenser le labeur de l'excellent Curé. M. Picard ne jouissait pas d'une brillante santé. Plusieurs fois l'an, il souffrait d'une maladie nerveuse, qui le rendait impotent. Les bons soins des prêtres de son entourage, heureux de lui témoigner ainsi toute leur affection, le remettaient rapidement de cette infirmité. Gravement atteint d'urémie, à la fin de février 1922, il reçut les derniers sacrements en présence de ses prêtres et des notables de la paroisse. Lui qui, dans des crises nerveuses, avait tant peur de la mort, il répondit à toutes les prières de l'extrême-onction, redressant son vénérable confesseur, qui, troublé devant son grand ami, balbutiait parfois la formule sacramentelle. Entre temps, il invoquait sainte Thérèse de Lisieux, dont l'image était fixée au rideau de son lit : « Si, disait-il à un prêtre qui le veillait, le miracle que je demande n'est pas trop grand, je voudrais être guéri. Mais je demande, peut-être trop. » Il ne demandait pas trop le bon Curé, et il guérit.

Comprenant cependant qu'il demeurerait amoindri, il résigna ses fonctions et fut nommé aumônier de la Maison Saint-Luc, à Roscoff. Ses paroissiens tinrent à lui donner un dernier témoignage de vénération, en lui offrant, à son départ, un splendide missel.

A Roscoff, il put à loisir se préparer au grand voyage, dans le recueillement, l'étude et la méditation.

Il y a quelques semaines, à la suite d'une chute malencontreuse, il eut le col du fémur brisé, et se fit transporter à l'hospice de Morlaix. C'est là que, le lundi 8 juin, Dieu le rappelait à lui. Les obsèques eurent lieu à Taulé, le surlendemain, présidées par M. le vicaire général Cogneau, au milieu d'un grand concours de clergé et de fidèles, parmi lesquels on remarquait un certain nombre de personnes, venues de Pont-Croix. En la personne de vénérable et discret messire Jean-Marie Picard, c'est une figure très douce et très pieuse qui disparaît. Cette douceur, dans les divers postes qu'il occupa, assura la fécondité de son ministère. Puisse-t-elle lui avoir déjà obtenu, dans la région des béatitudes éternelles, la félicité promise aux doux et humbles de cœur !

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 10/07/1931 p. 454-457.